

Au gré
des Vents

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Au gré des vents / Sonia Alain

Nom : Alain, Sonia, 1968- , auteure

Alain, Sonia, 1968- | Esther

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Esther

Identifiants : Canadiana 20210057718 | ISBN 978-2-89783-591-0 (vol. 2)

Classification : LCC LCC PS8601.L18 A94 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Camila Picheco

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

Canada

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Sonia Alain

Au gré
des Vents

★★ *Esther*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Au gré des vents

1. *Aimeline*, 2021

L'amante masquée, 2019

Conquise: Parce que tu m'appartiens, 2019

Annabel et Max: Adultes consentants, 2016

L'amour au temps de la guerre de Cent Ans

1. *La tourmente*, 2012
2. *L'insoumission*, 2013

*Ce roman est pour mon père, un homme merveilleux
qui me manque énormément...*

C'est lui qui m'a transmis son amour pour les côtes maritimes.

*Merci pour tout, papa! Comme j'aimerais pouvoir
partager ces moments avec toi...*

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ou des faits existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite, mis à part certains faits historiques concernant la bataille de la crête de Vimy ainsi que certains événements survenus à Montréal et à Québec durant la Première Guerre mondiale.

Prologue

Vimy (France), avril 1917

Eliot jeta un regard désabusé sur l'étendue désertique criblée de cratères boueux et de moignons racornis qui s'étalait devant lui. Naguère, cet endroit regorgeait de vie et était environné de hêtres, de châtaigniers ainsi que d'ormes majestueux. Le chant des oiseaux retentissait gaiement et une odeur printanière flottait dans l'air. Une époque qui paraissait si lointaine désormais...

Il avait été fasciné par cette guerre, qui se déroulait de l'autre côté de l'océan, lisant tout ce qui lui tombait sur la main à ce sujet. Il avait rêvé de se démarquer par des exploits dont il serait fier, mais hélas, ce n'était plus que désillusion aujourd'hui. Plus rien ne subsistait des idéaux qui l'avaient animé au moment de quitter Métis. Les horreurs qu'il avait vécues s'étaient chargées de le ramener à la dure réalité, tels des coups de massue assénés derrière le crâne.

Contrairement à lui, peu de cultivateurs des villages agricoles du Québec s'étaient enrôlés dans le Royal Regiment. Ils n'étaient pas assez fous pour abandonner leurs terres dans l'unique but de combattre pour défendre une nation qui ne représentait rien à leurs yeux. Seuls les plus désespérés, les ouvriers au chômage et peu instruits s'y étaient risqués, attirés

en partie par la solde subséquente promise, ou encore les plus patriotiques. Cependant, comme bon nombre de ces pauvres bougres, Eliot était désabusé; peu d'entre eux en ressortiraient vivants. Et ceux qui survivraient y parviendraient en payant le prix fort.

Les soldats qui l'entouraient, du moins ce qu'il en restait, semblaient plus jeunes que lui, pas plus de vingt-quatre ans; des cibles parfaites pour les Allemands. Ironiquement, Eliot se sentait vieux, lui qui n'avait que vingt-six ans. Il serra la mâchoire, s'efforçant de ne rien laisser paraître de son amertume. Cette guerre sanguinaire n'avait rien de noble et s'apparentait davantage à un cauchemar qu'à une aventure trépidante.

Lorsque les soldats du détachement d'Eliot étaient arrivés sur place, les Français et les Britanniques les avaient dévisagés avec dédain. Les Canadiens étaient perçus comme des coloniaux pleutres qui n'étaient pas prêts à affronter l'ennemi. Personne n'en voulait en tant qu'alliés sur le terrain. Pourtant, c'étaient eux qui mèneraient l'assaut sur la crête de Vimy sous peu. Une position considérée comme imprenable, les troupes précédentes s'y étant écrasées à tour de rôle depuis octobre 1914. Mais une percée devait être faite et les Allemands, délogés de là. C'était impératif pour l'issue de ce conflit, qui n'en finissait plus.

L'un des officiers allemands, qui avait été capturé et ramené à la base, avait pris plaisir à crier haut et fort: «Vous réussirez peut-être à atteindre le sommet de la crête de Vimy, mais je peux vous dire ceci: il suffira d'une chaloupe pour ramener

les Canadiens qui survivront¹.» Quand l'un des soldats avait traduit les propos de l'homme, un lourd silence s'était abattu sur le bataillon.

Eliot avait été ébranlé par ces paroles prononcées avec hargne, car même s'il savait que l'offensive avait été planifiée avec soin, il n'en demeurerait pas moins que l'issue du combat à venir restait incertaine. Tout comme plusieurs de ses compères, il n'était pas parvenu à dormir la veille. Il était trop agité pour y arriver. Afin d'oublier le nœud qui tordait ses entrailles, il avait écrit des lettres aux siens durant la majeure partie de la nuit ; une pour ses parents ; une pour ses deux aînés et sa sœur ; et une toute spéciale pour Darren, qui était tourmenté depuis l'accident qui avait coûté la vie à leur frère Clyde au camp de bûcherons. Sa gorge se serra à ce souvenir, mais il s'efforça de ravalier son chagrin. Il ne lui servait à rien de remuer le passé. De plus, il ne pouvait se permettre d'avoir l'esprit embrouillé par toutes ces réminiscences en cet instant critique. La chape de plomb qui s'abattit sur ses épaules, malgré lui, l'obligea à se secouer. «Non...», murmura-t-il pour lui-même.

Il frôla la poche avant de sa veste kaki. Une quatrième missive s'y trouvait et, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, elle était adressée à Esther Beaupré, sa voisine à Métis. Il n'avait pas eu l'intention de lui écrire de prime abord, mais un désir viscéral s'était emparé de lui. En réalité, la jeune femme habitait ses songes plus qu'il ne l'aurait voulu. Et c'était pire depuis l'agression dont elle avait été victime, lorsque ce bâtard de Léopold Gauthier l'avait attaquée quelques mois plus tôt chez elle, à la ferme familiale. La haine

1. Propos tenus par un officier allemand capturé avant la bataille de Vimy.

qu'Eliot avait éprouvée envers ce salopard l'avait ébranlé, lui faisant prendre abruptement conscience de la place importante qu'occupait Esther Beaupré dans son cœur. Huit ans les séparaient, et il avait toujours senti le besoin de la protéger, mais cette sensation s'était peu à peu transformée en quelque chose de plus profond, hors de son contrôle.

En dépit de ses efforts, ses pensées le ramenèrent dans le passé. Il revoyait avec précision les cloques qui avaient recouvert la peau de sa voisine après l'incendie survenu dans la grange, il percevait encore les échos de la peur qui lui avait étreint l'estomac alors qu'elle combattait les flammes, avec la détermination qui la caractérisait, et il en était secoué. Il était sérieux, au moment de l'incident, quand il avait affirmé à Rosaire Beaupré, le père d'Esther, qu'il l'assisterait pour tuer ce fumier de Gauthier. Pourtant, en prenant pleinement connaissance de ses sentiments pour Esther, Eliot avait fui comme un lâche, préférant s'engager dans l'armée plutôt que d'affronter les conséquences de cette affection naissante. Il refusait qu'une autre des filles Beaupré soit blessée par un McNeil. Surtout que Charlotte était entrée au couvent après le décès de Clyde et qu'AIMELINE avait le cœur en lambeaux à cause de la désertion de Darren. Il ne serait pas le troisième mâle McNeil à détruire la vie de l'une des sœurs Beaupré, c'était hors de question.

Toutefois, en dépit de sa résolution, il n'avait pu s'empêcher d'écrire une lettre à Esther, au cas où il mourrait sur le champ de bataille...

1

Métis

Esther tournait en rond. Elle avait l'impression que son monde s'écroulait et se sentait coincée, prisonnière du rôle d'aînée qui lui était échu depuis le départ d'Aimeline à Halifax quelques mois plus tôt. Elle ne pouvait en vouloir à sa sœur, puisque cette dernière avait été contrainte de fuir afin d'échapper à son persécuteur, Léopold Gauthier.

À la pensée de ce fou furieux, Esther fut parcourue d'un frisson. Le souvenir de la chaleur soutenue du brasier auquel il l'avait soumise restait vif dans sa mémoire. Elle revoyait le regard dément de l'homme quand il l'avait agressée dans la grange et jetée vers les flammes après avoir mis le feu à une botte de foin. Encore aujourd'hui, elle en faisait des cauchemars et se réveillait en nage la nuit. Même pénétrer à l'intérieur du bâtiment restauré lui était difficile, sans parler de l'odeur de la viande grillée qui lui soulevait l'estomac, lui rappelant la sensation horrible de sa peau roussie. Que n'aurait-elle pas donné pour tout oublier, y compris la peur qui l'étreignait au ventre le soir venu lorsque le moindre bruit suspect la faisait sursauter ?

Il serait étonnant que Léopold Gauthier revienne à Métis maintenant qu'Aimeline ne s'y trouvait plus, mais Esther n'était pas rassurée pour autant. Avec Violette disparue à

Montréal et Charlotte chez les Ursulines à Québec, elle restait la plus vieille de la fratrie sur place. Ce qui signifiait qu'elle se devait dorénavant de prendre soin de son père, de ses deux jeunes sœurs et de son petit frère. Un poids qui commençait à peser lourd sur ses épaules.

Mais elle n'était pas la seule personne tourmentée en cette période trouble. La vie de ses voisins avait également basculé de manière radicale; Clyde était mort et Darren se terrait quelque part pour oublier son chagrin – elle lui en voulait d'ailleurs de faire souffrir Aimeline. Puis, il y avait Eliot... À cette pensée, Esther sentit son cœur se serrer. Comment avait-il pu l'abandonner? N'avait-il pas promis d'aider à débusquer Léopold Gauthier? Ne comptait-elle pas assez à ses yeux pour qu'il reste et honore son engagement? Ce n'était sans doute pas le cas, car Eliot était parti pour la guerre sans lui dire au revoir ou l'informer de ses intentions. Elle vivait cette désertion comme une trahison et en était blessée. D'autant plus qu'elle éprouvait des sentiments pour lui, ce qu'elle s'était gardée de révéler au grand jour. Personne ne devait le savoir, c'était son jardin secret.

Eliot l'avait traitée avec tant d'égards lors de l'incident de la grange qu'elle s'était mise à espérer. Mais, en réalité, il l'avait leurrée. Eliot McNeil n'était pas plus fiable que Darren. Hors de question qu'elle souffre comme ses sœurs à cause d'un McNeil, ou de n'importe quel homme au demeurant. Elle était indépendante de nature et avait l'intention de mener sa vie de la manière dont elle l'entendait. Dès que l'occasion se présenterait, elle quitterait Métis pour découvrir la grande ville.

— Bon vent! lança-t-elle d'un ton catégorique en portant son regard vers le fleuve.

Eliot avait fait son choix. À elle d'en faire autant.



Vimy, 9 avril 1917

L'aube était sur le point de se lever, mais le ciel demeurait tout de même obscur, car de gros flocons de neige tombaient, recouvrant la terre dévastée d'un manteau blanc. Eliot eut une dernière pensée pour sa famille. En ce lundi matin de Pâques, les siens étaient assurément à mille lieues d'imaginer qu'il se préparait à se jeter en pâture au feu nourri de l'ennemi. Le bastion qui se dressait au sommet de la crête et qui lui faisait face serait difficile à prendre, sans mentionner que cette opération coûterait cher en vies humaines. Malgré tout, le général Byng s'apprêtait à envoyer les troupes à l'assaut des flancs; quatre divisions en tout, soit environ cent mille militaires.

L'intervention avait été planifiée avec précision, à la minute près, par ce haut gradé responsable de l'armée canadienne, du jamais vu auparavant. Le danger demeurait réel, mais Eliot croyait en Byng, qui s'inquiétait du sort des soldats sous son commandement, au point de déroger aux règles qui prévalaient en temps normal. Eliot tapota la poche droite de son veston, là où se trouvait la carte qui lui avait été fournie, une procédure inhabituelle, mais ainsi en avait voulu Byng. Ce dernier souhaitait que chacun de ses hommes sache à quoi s'attendre au cours de l'offensive, le rôle qui lui incombait, et cela, à tout instant. Une marque de confiance considérable. Pour une fois, Eliot n'aurait pas à obéir aveuglément aux ordres, plus important encore, il avait été entraîné avec

soin pour cette mission, comme chacun des membres de sa division. Des heures de travail qu'ils avaient tous investies pour mettre toutes les chances de leur côté.

Pendant que ses coéquipiers se tenaient sur un pied d'alerte, prêts à bouger le moment venu, plusieurs soldats se déployaient sous la terre, dans les tunnels qu'ils avaient excavés avec minutie. Un véritable labyrinthe, avec un dédale de couloirs et une multitude de cavernes ; de quoi s'y perdre. À l'heure H, les parois de certains de ces couloirs exploseraient à des points stratégiques afin de permettre aux soldats d'en sortir. Eliot avait lui-même creusé dans les murs de craie durant le dernier mois et était fasciné par cette cartographie souterraine.

Il en était à se faire cette réflexion quand un roulement de tonnerre assourdissant retentit, ébranlant le sol. Un frisson d'anticipation le parcourut. Les canons de son régiment avaient commencé à faire feu. C'était là le signal que les hommes attendaient pour mener la charge. Les barbelés qui se dressaient entre eux et l'ennemi avaient été détruits, et Eliot en était soulagé. Trop de soldats s'étaient vus piégés par ces tiges de métal, incapables de s'en dépêtrer. Ils devenaient alors une cible facile pour les Allemands.

— À l'attaque ! cria un lieutenant sur sa droite, le ramenant brutalement au moment présent.

Le barrage de tirs de mortier avait cessé, permettant à la division d'avancer jusqu'au point qui avait été fixé au préalable, et cela, avant que les Allemands n'aient le temps de répliquer.

— Dépêchez-vous ! hurla de nouveau l'officier.

Eliot ressentit l'urgence dans la voix de son supérieur avec une acuité oppressante. Le général avait été très clair : ils devaient tous respecter la chronologie des événements pour que leur mission ait des chances de réussir. Dans le cas contraire, ils périraient tous.

Devant Eliot, des canons ennemis explosèrent sous le tir précis de ses troupes. La plupart des pièces d'artillerie avaient été repérées la veille grâce à la collaboration minutieuse entre une poignée de soldats postés sur le front, des hommes revenus d'attaques-surprises des tranchées allemandes et des pilotes du Royal Flying Corps qui avaient pris des photos par la voie des airs. Eliot vit un obus passer au-dessus de lui alors qu'il se déplaçait.

— Par l'enfer ! jura-t-il, les tripes retournées, en rentrant la tête dans ses épaules par réflexe.

Une puissante déflagration survint sur sa gauche. Les battements de son cœur et sa respiration s'accéléchèrent lorsque des gerbes de terres furent projetées dans les airs sous la force de l'impact, créant un cratère supplémentaire dans le sol. Eliot protégea son visage de ses bras du mieux qu'il put, la vision occultée par les débris qui volaient dans tous les sens.

Un cri sourd retentit sur son flanc droit. Il eut tout juste le temps d'entrevoir l'un de ses camarades s'effondrer, une balle dans le ventre. Eliot détourna prestement les yeux, un goût de bile dans la gorge. Il devait continuer d'avancer et atteindre le sommet de la crête avant de se faire descendre.

À travers l'épais nuage de fumée qui enveloppait les lieux, il discerna des silhouettes allemandes devant lui. Sans réfléchir, il leva son arme et tira dans cette direction en poussant un rugissement de rage mêlé de désespoir.

Il se jeta ensuite dans un cratère, évitant la salve meurtrière lancée en riposte. De nouvelles déflagrations infernales retentirent, tels des coups de tonnerre, suivies de hurlements de souffrance, alors que des cadavres s'empilaient devant les mitraillettes ennemies. Eliot perçut une balle lui siffler près de l'oreille avant d'aller se fiche dans la terre. Il agrippa son casque à deux mains en émettant un son étouffé teinté de terreur. Les militaires tombaient comme des mouches autour de lui. Il rampa dans la boue, agissant d'instinct.

Puis, il visa l'Allemand qui tenait l'une des mitraillettes. Il parvint à l'atteindre d'un projectile mortel. Le soldat s'effondra face contre terre, un trou entre les deux yeux. Pendant que l'un de ses compères se dépêchait de repousser le corps sans vie pour prendre sa place, Eliot et d'autres jeunes hommes de sa division s'empressèrent de gagner la protection sommaire d'un amoncellement de rochers. Des fragments de pierres éclatèrent sous les tirs nourris de l'ennemi.

Eliot n'était plus capable de penser. Son équipe devait se rendre au point culminant de la crête – le Pimple – et s'emparer de cette position, mais il ne voyait pas de quelle façon ils allaient y arriver. Un nombre important de soldats étaient morts au combat. Ses coéquipiers et lui ne pouvaient plus revenir en arrière. Ils devaient à tout prix devenir maîtres de la côte avant la nuit et avant que les Allemands ne reçoivent des renforts. Sinon, toute cette campagne n'aurait servi à rien.

Il se faisait cette réflexion quand un obus explosa non loin de lui. Des cadavres furent propulsés dans les airs et retombèrent en morceaux sur la terre boueuse. Glacé jusqu'au sang, Eliot ne parvint pas à détacher son regard du militaire échoué à côté de lui, disloqué, le tronc tordu dans une posture grotesque. Son estomac se souleva alors qu'un bourdonnement emplît ses oreilles. Il recula prestement sur les fesses,

le visage défiguré par l'horreur de la scène. Sa main frôla un second corps inerte. Un éclat de mortier ressortait de la tête du malheureux qui gisait sur le dos. Un soldat était agenouillé près de lui et pleurait sans retenue².

Puis, alors qu'ils se croyaient tous condamnés, des renforts inattendus arrivèrent, telle une nuée vengeresse. Eliot reconnut d'emblée le régiment de la Nouvelle-Écosse.

— Debout ! lui cria l'un des soldats avec férocité.

Mû par un besoin viscéral de survivre, Eliot se releva et rejoignit la troupe dans un hurlement bestial en faisant feu.

En voyant cette horde de militaires foncer sur eux en rugissant, plusieurs Allemands abandonnèrent leur position pour fuir. Toutefois, certains d'entre eux demeurèrent sur place et mitraillèrent leurs ennemis, sans pitié. Eliot figea net dans son élan lorsqu'une douleur fulgurante lui vrilla la tête, puis il fut projeté violemment au sol sous la puissance d'une explosion. Allongé sur la terre froide et vaseuse, il eut quelques battements de cœur désordonnés avant que la nuit ne l'engloutisse...



Eliot tenta d'ouvrir ses paupières, sans succès. C'était à croire qu'elles étaient soudées. Un froid léthal le transperçait, telle une pointe acérée, lui arrachant des gémissements misérables. Il était incapable de bouger, comme si son corps était lesté de plomb.

2. Cette scène est en partie inspirée de celle où Victor W. Wheeler décrit la mort de son meilleur ami.

Il arriva à déglutir au prix d'un pénible effort. Un goût métallique se répandit dans sa gorge, lui soulevant l'estomac. Il manqua s'étouffer et recracha par réflexe un flot vermillon. Ce faisant, une douleur fulgurante irradiait son flanc gauche jusque dans sa tête. Un poids comprimait sa poitrine, lui coupant le souffle. Des râles parvinrent en sourdine à ses oreilles ; les siens, comprit-il avec confusion. Par chance, le froid qui se dégagait de la terre l'engourdisait peu à peu, atténuant le lancinement qui le tenaillait.

Autour de lui, le combat continuait de faire rage. Un autre McNeil allait mourir, cette fois sur une terre stérile, abandonné de tous. Sa dépouille serait inhumée sans éloge funèbre, ses membres entremêlés à ceux d'autres soldats. Sinon, son corps pourrirait sous les tirs incessants des mortiers, sur ce sol rougi du sang de milliers de malheureux comme lui.

Il émit un son étranglé en songeant à sa famille, à sa mère en particulier. Elle serait dévastée à l'annonce de son décès, car il allait crever en ces lieux maudits, il en était certain. Submergé par la douleur et à bout de résistance, il lâcha prise et se laissa dériver sur les rivages du néant.



Métis, début juin 1917

Les échos de la bataille de la crête de Vimy voyagèrent jusqu'à Métis. Après une lutte acharnée, les Canadiens avaient finalement pris d'assaut le Pimple, grâce au génie du général Byng et aux sacrifices d'un nombre important de soldats. Le sommet était désormais sous le contrôle des Alliés. Mais à quel prix ?

De plus, les Canadiens étaient dorénavant considérés comme les meilleurs au sein du Corps expéditionnaire

britannique. Les hommes pouvaient être fiers³. Il s'agissait de la plus grande avancée depuis le début de la guerre, de quoi remonter le moral des troupes.

Esther en était à ruminer de sombres pensées concernant cette guerre lorsque son père la rejoignit dans le poulailler. Il affichait une triste mine qui la mit aussitôt sur le qui-vive. Il s'arrêta à deux pas d'elle en silence, puis la couvrit d'un regard peiné. De quelle façon allait-il annoncer à sa fille la terrible nouvelle dont il était le porteur ?

Esther fronça les sourcils, plus anxieuse que jamais. Léopold était-il parvenu à retrouver Aimeline ? Elle blêmit à cette seule pensée. De son côté, Rosaire était au supplice. Il se racla la gorge pour s'éclaircir la voix avant de se résigner à parler.

— Un malheur est survenu chez les McNeil, commença-t-il d'un ton funeste.

Esther se tendit d'emblée, l'âme en déroute.

— Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à Darren ? s'informa-t-elle en songeant à sa sœur Aimeline.

Son père secoua la tête avec affliction. Esther se troubla davantage. Elle refusait de prononcer le nom d'Eliot, de peur que ses pires craintes ne se réalisent. Après quelques secondes d'hésitation, son père déposa une main solide sur son épaule frêle.

— C'est Eliot...

Esther recula avec énergie, ne souhaitant plus rien entendre.

3. Propos qui se trouvent dans une lettre du capitaine Claude Williams.